L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

NOUVELLE-ORLEANS, VENDREDI MATIN, 27 MARS 1857.

Dépêches Télégraphiques,
TRANSMISES A L'ABEILLE.

NOUVELLES DE WASHINGTON.

Maladie du Président.

Le contrôle—La mission de Prusse.

PERTE du STEAMER ISAAC NEWTON

Incendie du Sultana—Victimes.

Washington, 26 mars—L'ex-gouverneur Medill, de l'Ohio, remplace E. C. Whittlesey comme contrôleur.

Le poste de ministre en Prusse a été offert à l'ex-sénateur Pratt, du Maryland.

Une nouvelle attaque de la maladie dont le président a éprouvé les premières atteintes au National Hotel ne lui permet pas de s'occuper activement de ses devoirs officiels.

Stuart est renommé collecteur de la douane à Galveston, J. Bolton, également renommé collecteur de Savannah; John W. Summons, renommé surveyor à Copano, Texas.

Robert J. Walker accepte la place de gouverneur du Kansas. Il n'hésitait que par rapport à sa famille.

Incendie à Washington.

Baltimore, 26 mars—La distillerie d'alcool de Bigbee & Co a été détruite par le feu ce matin. L'explosion d'une bouilloire a blessé plusieurs personnes.

Diner à l'ex-gouverneur Guthrie.

Louisville, 26—M. Guthrie assiste en ce moment au dîner qui lui donnent, au Galt-House, des citoyens de cette ville, sans distinction de parti.

Vicksburg, 26—*Le steamboat* H R W Hill descendait le fleuve à 11 heures.

Arrestation d'un caissier.

Philadelphie, 26 mars—Wagonsaller, l'ancien caissier de la Banque de New-Castle, qui s'était enfui, a été arrêté.

Perte de l'Isaac Newton.

Albany, 26 mars—Le bateau à vapeur Isaac Newton, faisant les voyages entre cette ville et New-York, a coulé bas à Stony Point. Les passagers se sont sauvés et la plus grande partie du fret a pu être recueillie. Le bateau était évalué à $200,000.

Incendie du Sultana.

St Louis, 26 mars—Le Sultana de la Nile-Orléans, a été détruit la nuit dernière par un incendie près de Hickman, Etat du Kentucky. Deux personnes ont été tuées, et quelques unes s'étant précipitées à l'eau se sont noyées.

Marchés.

New York, 26 mars—A la fermeture, la farine de l'Etat valait $5 65 a 5 80, et celle du Sud $6 20 a 6 50. Le blé est lourd. Le maïs est actif. Les subsistances sont généralement fermes.—Whiskey, 27¾ a 47¼.

Cincinnati, 26—Rien de nouveau dans le marché aux farines. Whiskey, 24 c. Le jambon a été très languissant à la fermeture. Mess porc $21 50. Graisse en barils, 13½. Graisse en barillets, 14 a 14½.

Ohio.

Louisville, 26 mars—Il y a cinq pieds neuf pouces d'eau aux chutes, et 8¾ dans le canal.

BÉNÉFICE DE MME BLEYE.—C'est dimanche prochain que cette excellente artiste tirera à vue sur le public sa lettre de change de bénéfice. Nous espérons que les habitués y feront honneur et lui paieront libéralement intérêt et capital. Mme de Bleye a composé un spectacle des plus attrayants. Le voici: *l'Homme au Masque de Fer*, drame en cinq actes, et les *Deux Divorces*, vaudeville en un acte.

NOMINATIONS DU MARYLAND.—De nombreux délégués du Maryland ont eu le 20 de ce mois, une entrevue avec le président au sujet des nominations à faire dans ce dernier Etat.—Ils recommandent le juge J. E. Mason pour les fonctions de collecteur.

CHEMIN DE FER DU PACIFIQUE.—Les Directeurs du chemin de fer du Pacifique se sont réunis hier et ont élu à l'unanimité M. Geo. S. Yerger président de la Compagnie, en remplacement de M. Horatio Allen, démissionnaire.

MASSACHUSETTS.—Les nominations suivantes ont été faites par le président pour les principaux postes du Massachussetts: Arthur W. Austin, collecteur de la douane à Boston; M. Watson Freeman, marshall du district du Massachussetts; M. Charles L. Woodbury, avocat de district des Etats Unis. On croit que M. Fletcher Webster, fils de feu Daniel Webster, a été nommé surveyor de Boston.

CHRONIQUE LOCALE.

Spectacles de ce soir—Au théâtre de la Gaîté, bénéfice d'adieu de M. Louis Keller et positivement la dernière représentation de sa célèbre troupe. Le spectacle se compose de « l'Obéron, » drame, et d'un grand et magnifique tableau représentant la Bataille de Bunker Hill.

—Au Théâtre St Charles, avant-dernière représentation de M. Edwin Booth, « King Lear, » tragédie de Shakespeare, et « the Weathercock, » vaudeville.

Panorama du Dr Beale.—Le panorama historique du Dr Beale est un des plus beaux que nous ayons encore vus à la Nouvelle-Orléans. Rien de plus intéressant que cette étude d'un long et célèbre voyageur traduite sur la toile par un habile pinceau. Il s'agit de la périlleuse expédition entreprise par le Dr Kane, il y a quelques années, au bénéfice de la science et de l'humanité. Ce dernier a exploré, on le sait, les mers arctiques à la recherche de sir John Franklin, et a fait dans ces régions inhospitalières d'admirables découvertes. Le panorama du Dr Beale reproduit fidèlement toutes les scènes émouvantes de ce voyage exécuté au milieu des glaces éternelles et d'une nature morne et désolée. D'autres expéditions, organisées également dans le but de retrouver Sir John Franklin ou ses restes, y sont représentées avec le même luxe de détails et concourent à faire du panorama dont il est question un des plus attrayants spectacles qu'offre en ce moment notre ville.

Encore du sang!—Nous sommes appelés à enregistrer de nouveaux attentats sur lesquels gémiront tous les bons citoyens ainsi que tous les amis de l'ordre et de la tranquillité publique. Quand donc en aurons-nous fini avec les meurtres et quand cessera-t-on de voir répandre le sang dans notre ville?

Il est vraiment déplorable que les autorités ne disposent point de forces suffisantes pour mettre un terme à ces tragédies dont la fréquence devient de plus en plus alarmante.

Une bande d'hommes armés a parcouru, hier matin, le deuxième et le troisième districts. Un officier a recueilli, à 6 heures, au marché aux trois du deuxième district, Marco Trenovitch qui avait reçu un coup de poignard au côté. Il ne connaît pas ceux qui l'ont frappé. Quelques heures plus tard, des hommes qui se trouvaient au coin des rues Dauphine et St. Louis furent attaqués par des malfaiteurs armés de couteaux et de bras knuckles. L'un d'eux fut grièvement blessé au front et les autres furent terrassés.

La même bande pénétra ensuite dans la pension de la nommée John Pettle au No 13, rue Victoire, et, après avoir tiré quelques coups de pistolets, se retira, mais revint peu après et continua l'attaque. Gefonius Dmerry, matelot, reçut une balle à la cuisse droite et une autre au bras gauche; Vicente Toreno, autre matelot, eut l'artère du bras droit coupée.—Dimitry a été transporté à l'Hôpital de Charité; on craint que sa blessure ne soit mortelle. Toreno a perdu tant de sang que le médecin doute de pouvoir le sauver.

Le garçon de cafe a dit au lieutenant Leggett que deux autres hommes ont été blessés dans la rixe, l'un au dos et l'autre au ventre. Il a ajouté qu'un des assaillants, armé d'un pistolet, avait voulu faire feu sur lui, mais qu'il s'était retiré parce qu'il craignait peut-être d'avoir été vu. Il ne connaît pas ces individus et ignore ce qu'ils sont devenus.

Pettle, propriétaire de l'établissement, a déclaré devant le recorder Solomon, que ces hommes étaient au nombre de cinq ou six et qu'il a reconnu parmi eux Arthur Guerin. Ils étaient tous armés de poignards, de fusils, de couteaux Bowie et de revolvers. Le magistrat et son greffier, M. Staës, ont pris le témoignage du blessé qui s'accorde avec celui de Pettle, à l'exception du nom de Guerin qu'il n'a pas mentionné.

Nous apprenons que le café de M. Sparicho, rue des Champs-Elysées, a été attaqué et que les personnes qui s'y trouvaient ont été forcées de prendre la fuite.

La police n'avait pas arrêté les coupables hier soir à six heures.

Nous avons appris plus tard, que Guerin, Wm Deal, Wm Lockwood et Robert Forbe ont été arrêtés au Lac, par le sergent Ducoing et les officiers Philips et McClusky. Guerin et Lockwood ont réussi à s'échapper, les deux autres ont été conduits en prison.

Première Cour—James Gallagher s'est reconnu coupable d'assaut et batterie. Comme il a passé assez de temps en prison, le juge ne l'a condamné qu'à deux heures d'emprisonnement.

Hugh Quigley, accusé de tentative de meurtre, sera jugé de nouveau, le juri n'ayant pas pu s'accorder.

L'avocat général devra donner les raisons pour lesquelles une nouvelle audition de cause ne serait pas accordée à James Broderick et James Casey qu'un juri a déclarés coupables d'avoir assassiné J. Duhl Hagan, sur le bateau à vapeur W. N. Sherman.

D W Grieve, dit Prof Grieve, a été déclaré coupable d'avoir enlevé un esclave.

Le juri a acquitté C. R. McGregor, accusé de larcin. L'avocat de district a demandé et obtenu la mise en liberté des personnes suivantes: Alex. White, John Kirkpatrick et James Nesbitt, accusés d'assaut et batterie, Henry Schmaal et Thomas O'Bryan, de larcin, J Owens et Philip Rieffy, de violation des ordonnances, J M Titus, Victor Pope et Thomas Knight, de tentative de vol.

Cour du recorder Stith—James Doyle, drayman, devra se présenter devant la première cour de district pour répondre à l'accusation de port d'armes et de violation des ordonnances.

Un affidavit déclare que James Moulton s'est approprié vingt piastres que N. P. Johnston lui avait confiées.—Cautionnement; interrogatoire au 10 du mois prochain.

Philip Wagner est accusé de s'être parjuré, le 20 du courant, à la troisième cour de district.—En prison, le tribunal n'ayant pas voulu accepter de cautionnement. L'instruction est fixée au 9 du mois prochain.

Edward Kating et William Powers, jeunes garçons, ont été envoyés devant la 1re cour de district pour avoir enlevé de la vitrière de M. Nicolas Girard, confiseur, rue du Camp, une boite renfermant dix piastres.—Cautionnement de $250.

Nicholas McMahon a été condamné à vingt piastres d'amende pour port d'armes et pour avoir opposé de la résistance à un officier.

Dan Keiler, Wm Stein et Mike Higgins ont dû acquitter chacun une amende de dix piastres pour s'être battus et avoir troublé la paix.

Cour du recorder Fabre.—Mme Mina Gasman a été envoyée en prison sous prévention d'avoir obtenu de l'argent, à l'aide de faux prétextes, de George Roze et de Wm J. Terrell.

Chas Coller a fourni un cautionnement en attendant qu'il réponde à l'accusation d'avoir assailli sans provocation le docteur Wm Bertrand, mardi soir, dans une maison de la rue de la Douane.

Marie Thompson a été condamnée à dix piastres d'amende pour avoir frappé Wm Beckett, à l'encoignure Bassin et la Levée.

Mabel Fitzgerald est en prison. Il est accusé d'être entré, hier, dans le magasin de M. Levy, bijoutier, encoignure Chartres et Jefferson, et de lui avoir demandé de réparer une montre que M. Levy avait prêtée à un homme dont il ignore le nom et qui l'avait prévenu qu'elle lui avait été volée.

Mary Foster et Mary Ann Pickens ont été arrêtées sous prévention de tenir dans les rues Bassin et Rempart des maisons dont on a lieu de se plaindre.

Un affidavit accuse Francisco Barela d'avoir enlevé du mais de la goëlette Bulrush.

Pommade pour arrêter la chute des cheveux.—Mme Jourdan, 103, rue Ste-Anne, entre Bourbon et Dauphine, paraît avoir trouvé une recette infaillible pour arrêter la chute des cheveux ou les faire repousser chez les personnes atteintes de calvitie. Sa pommade jouit depuis longtemps d'une grande célébrité parmi nous et se vend avec avantage. Mme Jourdan étant obligée, pour cause de santé, de s'éloigner de la Nile Orléans, désirerait vendre sa recette. L'acquéreur n'aurait qu'à en continuer l'exploitation et trouverait une clientèle toute faite.

RUINES DE CARTHAGE.—Des nouvelles récentes de Tunis annoncent des découvertes très intéressantes au milieu des ruines de l'ancienne Carthage. Il paraît qu'un Anglais, M. Davis, avait obtenu du bey, l'année dernière, la permission d'explorer la plaine occupée autrefois par cette cité, et que, dans les deux derniers mois, il a fait des fouilles sous les auspices du gouvernement britannique et du Musée royal. Un Arabe ayant trouvé un fragment de très belle mosaïque, M. Davis poussa avec ardeur les travaux dans cet endroit, et bientôt on découvrit les restes d'un ancien temple; puis en creusant davantage, une magnifique mosaïque de dix à douze pieds carrés, et où étaient représentées deux têtes de grandeur colossale; qu'on suppose être celle de Didon et de Junon, outre plusieurs figures orientales d'une élégance remarquable, et quantité d'emblèmes et ornemens qui égalent, dit-on, les plus beaux échantillons d'art qui aient été découverts. M. Davis a pris les plus grandes précautions pour préserver cette mosaïque des injures du temps. On pense que le gouvernement britannique enverra un navire pour la transporter en Angleterre, ainsi que d'autres objets qui ont été recueillis.

Budget de l'Angleterre.

Voici un article que publie *The Press* au sujet du budget de la Grande-Bretagne:

"Au commencement d'un grand débat qui aura sans doute d'importantes conséquences, il n'est pas inutile d'examiner la véritable question en litige, en passant en revue les faits généraux de notre situation financière.

"Avant la guerre de Russie en 1854, l'administration de nos finances nationales, sous les gouvernements successifs, avait été en somme soigneuse et prudente. L'année 1835 marqua une époque où nos dépenses atteignirent leur niveau le plus bas. Vingt années de paix avaient rendu le pays confiant; il n'y avait pas d'appréhension de guerre, et nos services militaires étaient négligés. A partir de cette date une réaction s'opéra lentement; le différend avec la France en 1840, et l'assistance prêtée à la Porte contre l'Egypte, éveillèrent le public à la conscience du danger. D'année en année les budgets de l'armée et de la marine s'augmentèrent, tant que, en 1853-54, quand une rupture avec la Russie parut probable, ils atteignirent à des proportions inouies depuis la grande pacification de l'Europe en 1815, et les dépenses s'élevèrent à une moitié de plus qu'elles n'étaient vingt ans auparavant, en 1853. Mais cette augmentation s'était produite concurremment avec un développement considérable de la fortune nationale. Elle était donc naturelle, et malgré le mécontentement qu'elle soulevait, comme nous le voyons dans le Journal de la Chambre des communes, ce sentiment ne prévalut jamais dans une partie notable du public.

"Avec la guerre vinrent les dépenses les plus illimitées et les plus extravagantes. On essaya de conduire des hostilités gigantesques par des moyens économiques; la tentative échoua. On dénoua largement les cordons de la bourse nationale; et il n'est pas étonnant alors que les dépenses totales s'élevaient au double de leur chiffre normal, qu'on n'ait pas lésiné sur les subsides civils avec la parcimonie qu'on y eût mis à une époque régulière de paix.

"La première année qui suivit la guerre fut regardée comme une année de dépenses de guerre; le budget du chancelier de l'échiquier ne fut pas disputé, et non seulement on vota les taxes de guerre, mais encore on leva des emprunts considérés comme nécessaires pour faire face aux dépenses extraordinaires de la guerre.

"Au commencement de l'année financière 1857-58, une nouvelle page s'ouvrit au grand livre national. Nous pouvons revenir au budget ordinaire d'avant la guerre, sauf les charges extraordinaires résultant encore de cette guerre. Nous pouvons organiser un établissement financier tout différent de celui qui a prévalu extraordinairement pendant quelques années.

"En 1853 une sorte de convention financière fut proposée: il s'appliquait aux prévisions de sept années consécutives, ou du moins devait être exécutoire pendant sept années, en ce qui regardait la réduction et la suppression de ce certaines taxes. Ce projet fut longuement discuté par la Chambre des communes, et accepté après mûr examen. Comme le disait M. Gladstone, un contrat était signé entre le peuple d'Angleterre et le gouvernement sur le bureau de la Chambre des communes.

"Comme peuple, nous sommes très jaloux de notre crédit public. Nous savons que le crédit est la fortune, la considération et la puissance, et nous consentons à faire tous les sacrifices pour conserver intacts notre réputation de bonne foi.

"Le contrat fait en 1853 a pu être impolitique. C'était une mesure quelque peu inusitée. Des dispositions financières s'étendant à un certain nombre d'années sont sujettes à subir l'influence d'événements imprévus, et partant il faut les sanctionner avec une extrême réserve. Mais une fois qu'elles sont sanctionnées il faut faire tous les efforts pour les exécuter. Nous ne voyons pas de raison pour tenir moins ses engagemens avec des contribuables qu'avec des créanciers, avec la nation en masse qu'avec les citoyens en particulier. Si, par exemple, les événemens d'Orient ont pesé sur la fortune publique au point de rendre inexcusables les engagemens pris en 1853, c'est le devoir du chancelier de l'Echiquier de déclarer franchement le fait et de soumettre un projet de recettes et dépenses sérieux à l'examen de la législature.

"Le chancelier de l'Echiquier de lord Palmerston n'a fait ni l'un ni l'autre. Il prétend respecter les engagemens pris en 1853, et en même temps il fait une proposition de budget entièrement incompatible avec ces engagemens. Son budget est essentiellement déshonnête. Il cherche, comme les spéculateurs frauduleux, à présenter les choses sous des couleurs agréables dans le présent, en accumulant d'énormes difficultés dans l'avenir.

"Voyons quel est l'état des choses:

"Pour le service de l'année prochaine le chancelier de l'Echiquier recevra le produit d'une demi-année d'income-tax à 16 pences la livre. C'est 4,500,000 livres de plus que le produit de la taxe uniforme de 7 pences. C'est-à-dire, que, pour le service de l'année 1857-1858, le chancelier de l'Echiquier compte recevoir de l'income-tax 11,500,000 livres, équivalent à 11 1/2 pence, la livre, au lieu de 7 millions, équivalent à 7 pences la livre.

"Pour les deux années suivantes, 1858 59 et 1859 60, il propose de percevoir 7 pences, c'est-à-dire que chaque année l'income-tax produira 4,500,000 livres de moins que dans l'année suivante. Il propose ensuite de réduire es droits sur le thé et sur le sucre, de 500,000 livres; ce sera donc tous les ans 5 millions de différence avec l'année suivante.

"D'autre part les comptes du chancelier de l'Echiquier prouvent que les dettes à pourvoir en 1858-59 et en 1859-60 seront de 1,250,000 livres de plus qu'en 1857 58, parce qu'alors seulement commencera à s'opérer l'amortissement des emprunts contractés pendant la guerre.

"Il est donc incontestable, d'après ses propres comptes, que, tandis que le revenu de 1858-59 et de 1859-60 sera supérieur de 5 millions sterling à celui de 1857-58, les dépenses seront de 1,250,000 livres plus élevées. Comment fera-t-on face à ce déficit de 6,250,000 livres?

"On y fera face par une réduction considérable dans les dépenses ou par une large importation dans les impôts. Si c'est le premier moyen que le gouvernement adopte, pourquoi différer les réductions; si c'est le second, pourquoi le cacher au public?

"Tout le système financier du chancelier de l'Echiquier repose sur la supposition que l'augmentation de dépenses qu'il annonce sera permanente, dans les services civils comme dans la marine et l'armée. Il serait absurde en effet de créer pour une seule année des services nouveaux comme celui du train des hôpitaux et des convois militaires. L'augmentation pour la marine est attribuée par le chancelier de l'Echiquier au prix élevé de l'entretien des bâtimens à vapeur; mais allons-nous renoncer à partir de l'année prochaine à la navigation à vapeur pour reprendre le système des voiles?

"La Chambre des communes est engagée d'honneur devant le pays à ne pas sanctionner la création d'établissemens qui ne doivent pas être maintenus d'une manière permanente. Elle doit agir loyalement avec le pays. La Chambre, composée comme elle l'est d'hommes habiles, rompus à la pratique des affaires et des comptes commerciaux, doit savoir qu'il est impossible de faire face dans l'avenir aux augmentations de dépenses proposées par le gouvernement sans avoir recours à une augmentation d'impôts.

"C'est insulter au sens commun que de prétendre que le système financier de notre gouvernement ne doive fonctionner que pour un an seulement, et que le chancelier de l'Echiquier a tout fait quand il a montré que le revenu sur lequel il compte couvrira les dépenses proposées. Il s'est interdit cette justification par le fait des arrangements qu'il a pris pour les années futures, et en proposant surtout de limiter l'income-taxe à un taux moins élevé que celui qu'il touchera pendant la présente année. Si son projet de dépense est honnête, s'il le croit nécessaire pour le service du pays, il lui faudra, pour y faire face, proposer un income-tax d'un shilling au moins la livre pour les trois années prochaines.

"Qu'elle sera humiliante la position de la législature, si elle sanctionne la création d'établissements dont les budgets prévus ne pourront pas couvrir les frais! Si ce système prévalait, nous serions entraînés inévitablement dans de grands embarras financiers.—Le vote qui le sanctionnerait décréterait un déficit pour les années suivantes. La Chambre des communes se mettrait sur la même ligne que les Compagnies déshonnêtes qui trompent le public en promettant des avantages qu'elles savent ne pouvoir jamais réaliser.

"Nous croyons qu'il est impossible que la Chambre se résolve à une conduite si condamnable et prenne des mesures dont le châtiment sera si prochain et si inévitable. Le pays n'a pas le droit de demander l'impossible à la législature, mais il a le droit de compter sur une conduite loyale. Il a le droit de connaître les caractères généraux de la future situation financière. C'est un procédé condamnable que de promettre d'année en année au public des réductions d'impôts qu'on ne réalise jamais. Quelle honte pour des représentants que de se voir accusés par leurs commettants de ne pas avoir agi sagement dans des questions financières! S'il est nécessaire qu'après l'épisode de nos deux années de guerre nos dépenses permanentes soient augmentées de 6, 7, ou 8 millions, que l'on dise franchement la vérité. Le gouvernement peut être assuré que cette franchise le placera infiniment plus haut dans l'estime publique que ses tentatives pour obtenir un budget à l'aide de faux prétextes. La Chambre a sa réputation d'Assemblée honorable et clairvoyante à sauvegarder et à venger de l'insulte qu'on lui fait en lui proposant un système financier mensonger."

SUCCÈS DU BÉGAIEMENT.—Le bégaiement est une véritable torture morale pour ceux qui en sont affligés, et les victimes de ce vice d'organisation sont d'autant plus malheureuses que leurs efforts ne servent qu'à mettre davantage en relief leur triste infirmité. Le professeur J. H. Lewis, de la Virginie qui se trouve en ce moment à la Nouvelle-Orléans, guérit le bégaiement par un procédé infaillible et dont plus d'un bègue de notre ville a déjà éprouvé les salutaires effets. On peut le consulter à l'hôtel d'Orléans, No. 151 rue de Chartres. M. Lewis s'engage à supprimer, après un traitement très court (il se termine souvent au bout de deux heures) le bégaiement le plus opiniâtre. Des attestations signées des noms les plus honorables de la Nouvelle-Orléans et de la Louisiane ne laissent aucun doute sur la sûreté de la méthode employée par M. Lewis et sur les cures nombreuses qu'il a déjà opérées parmi nous.

VINAIGRE de vin blanc—20 tierçons, vinaigre de vin blanc, qualité supérieure. A vendre par NUMA LACOSTE & Co, 147 rue Royale

FEUILLETON.

LA JEUNE ALLEMAGNE OU LES YEUX DE MA TANTE.

XVIII.

NOUVELLES DE PRAGUE.

Les six mois d'études qu'Oswald devait passer à l'Université s'écoulèrent de la manière la plus douce du monde pour lui et la plus flatteuse pour son amour-propre. Il s'était suffi à lui-même. Il avait vécu dans l'aisance, sans rien devoir à son oncle ni à ses amis. Ses examens étaient passés, et il avait obtenu son diplôme. Il écrivait souvent à son ami Godfried, son seul confident. Il en recevait souvent des lettres, et, dans une de ses dernières, celui-ci lui disait:

"J'ai terminé, comme toi, ma troisième année d'Université. Toutes les carrières me sont ouvertes. M. Schlankopf, mon professeur, et mes autres amis me disent que je puis aspirer à tout. Ils m'offrent même, dès qu'ils seront au pouvoir, les premières places du gouvernement. Je ne voudrais pas les en priver et j'ai sollicité, d'avance, ma retraite.

"Je crois avoir assez fait pour mon pays et pour la Jeune-Allemagne; j'ai mené, dans mon enfance, une vie assez active pour aspirer, dans ma jeunesse, au repos. Et il s'en présente, dans ce moment, une excellente occasion. Tu connais, comme moi, maître Baldegg, le petit notaire de Donnersberg, qui avait un nez crochu et une perruque rousse. Il possédait de plus une excellente étude où il a gagné, en une vingtaine d'années, cent mille florins, sans bruit et presque sans peine, car son maître-clerc faisait tout. Il se trouve assez riche et veut vendre sa charge, moyennant soixante mille florins.

"J'ai proposé à mon père de l'acheter pour moi, ce qui l'a beaucoup étonné et effrayé, vu la mauvaise tête et les goûts belliqueux qu'il me connaît; mais il espère, et moi aussi, que cela me calmera. La masse d'eau que nous avons reçue, en croyant aller au feu, a déjà commencé, et le notariat achèvera. L'étude est bonne, le village de Donnersberg est charmant; les habitans, nombreux et riches, seront tous mes amis et mes cliens; mes jours s'écouleront près de mon père, près de ma femme peut-être, si j'en prends une, et près de toi, je l'espère, qui reviendras un de ces jours à Donnersberg, chercher des idées de repos et de bonheur, quand tu seras las des idées philosophiques et républicaines.

"Ton ami GODFRIED,
"notaire impérial."

"P. S. Nos camarades qui m'appellent *Philistin* ont tous pris, en sortant de l'Université, des carrières différentes. Otto est parti pour Vienne, où il va faire des tragédies et des drames; il en a commencé un sur Danton et Robespierre. Gandolf s'est fait médecin, et Ulrich avocat. Schlankopf, notre ancien professeur, à qui l'on a défendu de professer à Prague, a obtenu en Hongrie, à la recommandation du général Bem, un de ses amis, une place de secrétaire auprès d'un avocat qui a, dit-on, du talent, et que l'on nomme, je crois, M. Kossuth.

"Quant à Reding, je ne le conçois pas. Il est d'une audace que je ne lui aurais jamais soupçonnée: il ne veut être rien, qu'indépendant; il veut quitter Prague, ville d'esclavage et de tyrannie, où l'on prétend enchaîner ses opinions, et il va parcourir l'Allemagne pour y trouver

"Quelque endroit écarté
"Où d'être philosophe on ait la liberté.

"C'est vraiment, comme il s'en vantait autrefois, une vertu romaine; mais j'ai peur des grandes vertus, et, si tu le rencontrais, évite-le, je t'en supplie; il a des opinions si exaltées qu'il pourrait te compromettre."

Voici à l'égard de Reding ce qui était arrivé et ce que Godfried ne savait pas.

Un matin le gouverneur de Prague l'avait fait appeler, et se trouvant seul avec lui dans son cabinet, lui avait dit:

—Je vous prie, Monsieur Reding, de me pardonner mon indiscrétion; je désirerais savoir ce que vous avez fait depuis quinze jours?

—Monsieur, s'était écrié Reding, en se drapant dans son indignation, nous ne sommes donc plus en Bohême! nous sommes donc revenus à Venise et en Espagne?....

—Vous allez me parler de l'inquisition et de Philippe II, avait dit le gouverneur. Pardon; je suis pressé, je n'ai pas de temps à perdre. Chargé de la sûreté et de la tranquilité d'une grande ville, je donne des ordres et ne fais pas de phrases.... et puisqu'il vous en coûte pour parler, je vais vous aider: vous êtes en correspondance avec M. Schlankopf, votre ancien professeur, celui qui, avec son cours de philosophie, a manqué mettre Prague à feu et à sang. M. Schlankopf est dans ce moment en Hongrie en qualité de secrétaire auprès d'un avocat obscur, un M. Kossuth. Vous lui écrivez souvent.

—N'est-il plus permis maintenant d'écrire à ses amis? Saints nœuds de l'amitié!.... épanchements du cœur!....

—Assez, Monsieur Reding, je connais la phrase. Je n'y répondrai qu'un mot: l'amitié ne se cache pas; l'amitié n'a pas besoin d'écrire en chiffres. Voici une lettre de M. Schlankopf qui vous est adressée; elle est tracée en caractères qui me sont inconnus et que je n'ai pu deviner. Je vous prie donc de vouloir bien me la lire.

—Moi, Monsieur, jamais! vous m'arracherez plutôt la vie qu'un seul mot de cette lettre.

Le gouverneur le regarda et se dit en lui-même: Ah! ah! il a du cœur, je ne le croyais pas. Monsieur, lui dit-il, il ne tiendrait qu'à moi d'envoyer cette lettre aux tribunaux; on trouve toujours dans les chancelleries des gens qui viennent à bout de déchiffrer des énigmes pareilles, et vous seriez indubitablement pendu ou fusillé. Mais je ne suis pas pour les rigueurs inutiles, et il me suffit de mettre un ennemi hors d'état de me nuire. Je vais vous envoyer au Spielberg.

Reding pâlit. Le gouverneur le regarda de travers et sonna. Un officier parut.

—Faites préparer une voiture. Vous y monterez avec Monsieur, donc vous me répondrez sur votre tête.... Je vais vous donner une lettre pour le commandant du Spielberg.

Tout en écrivant, il regardait du coin de l'œil Reding qui devenait verdâtre. Une sueur froide coulait de son front. Il se soutenait à peine et, voulant faire un pas, il fut obligé de s'appuyer contre un meuble.

—Je ne m'étais pas trompé, se dit le gouverneur, c'est un lâche.

Il fit signe à l'officier de sortir, reprit la lettre de Schlankopf, qu'il avait jetée sur son bureau, et la présentant à Reding:

—Vous allez me la lire, je le veux.

—Moi, Monseigneur, dit Reding en balbutiant et comme cherchant à reculer, de quelques instans, l'heure de la capitulation.

—Je vous écoute. Lisez, dit le gouverneur en se jetant dans un fauteuil et en regardant bien en face le lecteur qui, d'une voix mal assurée, balbutia les mots suivans:

"Nous travaillons, cher ami, au grand œuvre...."

—Ce grand œuvre, dit le gouverneur, je le connais.... Allez toujours.

Reding continua avec émotion:

—"Nous comptons sur toi."

—Ils ont raison. Allez toujours.

—"Comme on ne se défiera pas d'un simple étudiant, tu peux nous rendre de grands services. Tu vas parcourir non seulement l'Autriche, mais l'Allemagne, pour prêcher la foi, nous faire de nouveaux associés, ranimer le zèle des anciens, leur communiquer, de vive voix, les instructions que nous t'adresserons par écrit, et nous faire connaître enfin, à peu près, le nombre des amis qui marcheront avec nous, au signal donné.

"Il y a surtout dans le grand-duché de Bade un foyer d'incendie qui n'attend qu'une étincelle pour éclater. Ne pas manquer de parcourir ce pays. Les voyages demandent de l'argent, et l'association n'est pas riche; elle fera ce qu'elle pourra. Nous t'assurerons pour frais de route un millier de florins que tu toucheras le plus exactement que nous pourrons. Que l'amitié t'inspire et que la liberté te guide!"

—Est-ce tout?

—Tout, répondit Reding en baissant la tête.

—Un millier de florins, reprit le gouverneur, c'est peu, en effet, pour tant de fatigues et de danger. La république n'est pas généreuse; nous ferons les choses mieux qu'elle.

—Que voulez-vous dire?

—Que nous ne prétendons lui enlever ni votre zèle, ni votre dévoûment, ni vos services; j'exige, au contraire, que vous soyez plus républicain et plus romain que jamais. Permis à vous d'attaquer hautement et audacieusement la tyrannie. Elle ne sévira jamais contre vous. Au contraire, elle vous prendra à sa solde.

—Quoi! Monseigneur, dit Reding en rougissant, vous voudriez....

—Vous offrir six mille florins par an et le secret!

—Et le secret! s'écria vivement Reding.

—C'est mon intérêt encore plus que le vôtre.... Vous ne brillez pour moi que dans l'ombre. Du jour où votre mérite est connu, il est sans valeur.

—C'est juste, se dit en lui-même le nouvel allié du pouvoir.

—Ainsi donc mille florins de vos amis, et de moi six mille.... que vous toucherez sur votre reçu.

—Sur mon reçu, dit Reding avec inquiétude.

—C'est ma seule garantie. Total, sept mille florins, et vous conserverez par dessus le marché....

—Quoi donc?

—Vos opinions; je vous les laisse. Vous aurez ainsi les honneurs de l'indépendance et les profits de la tyrannie, car je ne vous empêche pas d'adresser à vos amis les rapports qu'ils vous demandent, mais un double de ces rapports me sera envoyé; mais ces renseignemens, avis ou instructions que vous recevrez d'eux, me seront également communiqués. A ces conditions, vous trouverez partout aide et protection; et en même temps, des agens pour surveiller la surveillance, ou punir la trahison. Mais je ne crains rien, vous ne nous trahirez pas, car vous me connaissez à présent, n'est-ce pas vrai?

—Oui, Monseigneur.

—C'est bien.... vous pouvez partir.. Ah! en un mot encore. Voici le premier quartier de votre pension.... et maintenant adieu.

Reding s'inclina avec respect et s'éloigna du gouverneur qui le suivit quelque temps de loin avec un regard de mépris.

XIX.

LA SPECULATION.

Fidèle au double programme qui lui était imposé, Reding partit dès le lendemain; il parcourut d'abord les Etats autrichiens, recrutant partout, avec un zèle ardent, des partisans à la bonne cause, et dès qu'il les avait enrôlés, il s'inscrivait leur nom, avec une exactitude admirable, pour les envoyer à qui de droit.

Il traversa ensuite la Saxe pour se rendre dans le grand-duché de Bade, et s'arrêta quelques jours à Leipsick où il espérait rencontrer un grand nombre d'affiliés. On lui signala le café Poniatowski, ainsi nommé parce qu'il était établi près du monument élevé au général. C'était le rendez-vous des jeunes et surtout des Polonais, car partout où il y a conspiration, il y a des Polonais. Reding eut bientôt fait connaissance avec les habitués.

Maître Niklaus, le marchand, était un des principaux et des plus importans. Pour le faire causer et obtenir de lui des renseignemens détaillés sur la bourgeoisie de Leipsick, l'étudiant s'avisa de le faire jouer au billard. Ce fut une mauvaise inspiration. Maître Niklaus y jouait très bien, et gagna quelques frédérics à Reding qui, piqué de se voir battu par un imbécile, s'entêta, perdit encore, demanda une revanche, et finit par perdre vingt-cinq frédérics qu'il n'avait pas sur lui et qu'il promit de payer le lendemain matin à l'heure du déjeuner.

Quoique subventionné à la fois par la république et par l'empire, Reding n'avait pas un revenu qui lui permit de jouer un aussi gros jeu, et malgré la philosophie dont il avait fait provision à Prague, il trouvait, la première ardeur du jeu une fois passée, que la perte qu'il venait de faire était absurde. Mais c'était une dette d'honneur qu'à cause des frères et amis, il fallait acquitter le lendemain avant son départ.

Il y rêvait, tout en se promenant le soir aux environs du quartier Saint-Thomas, et se trouva, sans s'en apercevoir, engagé dans une petite rue assez sombre, où il ne passait personne et où une seule fenêtre était éclairée. C'était la fenêtre de l'arrière-boutique de M. Niklaus. Elle donnait sur cette ruelle, et l'entrée du magasin donnait sur la grande rue. Reding s'avança vers la fenêtre, et du dehors, où il pouvait voir à son aise, sans être vu, un spectacle singulier vint frapper ses yeux.

Il lui sembla reconnaître son ancien camarade de l'Université de Prague, Oswald, avec qui il avait manqué de se battre, Oswald de Donnersberg, le chef de la coalition du *Clémentinum*. Ce qui lui fit croire d'abord qu'il s'abusait c'est qu'Oswald avait devant lui un tablier d'ouvrier, il avait un ciseau à la main, il retouchait une statuette, regardant et consultant une jeune fille assise à côté de lui, et qui riait, en lui donnant ses avis.

Ce soir-là même, Oswald avait apporté au magasin une statuette de Mignon, de Gœthe, qu'il avait exécutée avec amour et à laquelle il tenait beaucoup, car il avait eu la prétention de reproduire dans cette ouvrage les traits de Fridoline elle-même. La jeune fille soutenait qu'elle n'était pas du tout ressemblante, et que le jeune sculpteur s'était totalement trompé. Ils étaient en ce moment tous les deux dans l'arrière-boutique et M. Niklaus dans le magasin, attendant les pratiques et se frottant les mains des vingt-cinq frédérics qu'il avait, dans la journée, gagnés au billard. Jérémie était en cours et s'occupait, comme toujours, des affaires de la maison.

Oswald, piqué des observations critiques de la jeune fille, venait de se mettre à l'ouvrage, et il corrigeait d'après le modèle.

—Je vous atteste, disait-il, que le menton n'est pas trop fort.

—Mais si, monsieur, et la bouche aussi.

Oswald s'approchait pour s'en assurer.

—Et le col et les épaules, s'écriait Fridoline, jamais je ne les ai eus aussi maigres et aussi étroits.... Voyez plutôt.

Et elle découvrait elle-même le haut de sa robe, et Oswald était obligé de convenir qu'elle avait raison; que le col était en effet plus arrondi, plus souple, plus gracieux, qu'il ne l'avait fait.

Mais cette discussion et cet examen avaient allumé dans les sens du jeune homme un trouble inconnu jusqu'alors. Il regardait son modèle avec des yeux si attentif et en même temps si ardents, si passionnés, que Fridoline en était tout émue, et que sculpteur et le modèle étaient près de perdre la tête au moment où tous les deux en avait le plus besoin.

Jamais Oswald n'avait vu Fridoline plus séduisante; jamais Fridoline n'avait trouvé le jeune ouvrier plus galant, plus aimable, et pauvre Jérémie perdait à chaque instant, à la comparaison, lorsque, par bonheur pour lui, M. Niklaus entra brusquement dans l'arrière-boutique en disant:

—Ma fille, voici deux ou trois pratiques, viens donc, je ne peux suffire à tout.

Fridoline suivit son père, et Oswald, n'ayant plus son modèle sous les yeux, perdit toute envie de travailler; il se leva, sortit et s'éloigna en pensant à elle.

La lampe venait de s'éteindre, et Reding était resté, jusque là, spectateur muet de ce gracieux tableau. Plus de doute: c'était bien Oswald, le futur comte de Donnersberg, déguisé en ouvrier. Cette jeune fille si gentille, si piquante et si coquette, c'était la fille de maître Niklaus; l'apparition de celui-ci lui avait révélé; et la chambre, où s'était passée la scène de sculpture, était évidemment une chambre de sa maison. Il s'en assura d'ailleurs, en repassant dans la grande rue, devant le magasin du marchand tabletier, alors magnifiquement éclairé. Il observa tout avec attention sans rien dire et sans se montrer. L'état qu'il exerçait, lui avait donné l'habitude de ces observations prudentes et intelligentes.

[*A continuer.*] EMILE SOUVESTRE.

Décédé hier, à 4 heures P. M., à l'âge de neuf mois, GABRIEL BEAUREGARD, fils de M. Paul Beauregard et de dame Laure Dupré. Les amis et connaissances des deux familles sont priés, sans autre invitation, d'assister à ses funérailles, qui auront lieu aujourd'hui à une heure P. M. à la Terre-aux-Bœufs (paroisse St-Bernard). Le convoi partira de la ville par le train de 10 heures A. M.

AMERS ALLEMANDS DE HOOFLAND.
Le Grand remède pour la faiblesse des nerfs

J M. HULSHIZER, de Doylestown, Pa, écrivait, le 20 juin 1853:—Ma femme était atteinte d'une maladie nerveuse depuis septembre 1851 et je ne trouvais pas de remèdes qui pût la soulager. Les médecins ne pouvaient rien pour elle. Je me rendis enfin chez le Dr Harvey de cette ville et lui expliquai la maladie. Il me remit plusieurs journaux dans lesquels je lus un paragraphe au sujet de vos Amers Allemands. Je fis un achat immédiatement quelques bouteilles, et je suis heureux de vous annoncer que ces Amers ont fait plus de bien à ma femme que tous les remèdes qu'elle avait pris jusque là. Je vous prie de m'en envoyer six bouteilles.

Voir l'annonce publiée dans une autre colonne.
11mars—1m

Les cheveux.—Hyperion Fluid.—C'est une admirable composition pour les maladies des cheveux ...
A vendre, à la Nile-Orléans, en gros et en détail, par J. WRIGHT & Co, 23mars—23,25,27 Nos 21 et 151, rue de Chartres

SAUVEZ LES ENFANTS!
Les mères qui voient avec terreur leurs enfants minés par la fièvre et s'affaiblir de jour en jour parce qu'ils ont les vers ... Vermifuge Canadien de Winer ...
A vendre, à la Nile Orléans, en gros et en détail, par J. WRIGHT & Co, 23mars—23,25,27 Nos 21 et 151, rue de Chartres

LE BEGAIEMENT GUERI
LE PROFESSEUR J. H. LEWIS, DE LA VIRGINIE, informe les personnes atteintes de bégaiement ou de bredouillement, qu'il est descendu à l'hôtel d'Orléans, rue de Chartres No. 151. Il y recevra celles qui désireront être guéries ... Nouvelle-Orléans, le 19 février 1857. ... GEO. CLEVELAND, 20mars—1m 48 rue Union.

Embaumement des corps.
AVIS AU PUBLIC.
P. CASANAVE, entrepreneur de pompes funèbres, 6, rue Marais, entre Dumaine et Bienville ...

LA LANGUE ANGLAISE!
La plus nécessaire, et la plus répandue de toutes les langues, est sans contredit:
L'ANGLAIS.
... C'est à l'Etablissement du Prof. Brette, **12, RUE ST CHARLES, 12.** qu'on apprend à parler élégamment, à prononcer purement, A ÉCRIRE CORRECTEMENT l'anglais, l'espagnol et le français.
La langue Espagnole. ...
UN MOIS SEUL d'exercices pratiques réguliers ...

ATTENTION.
Vente d'habillements, chemises blanches, chapeaux, etc. ... Conditions—A la vente.

CANDIDATS.
Nous sommes autorisés à annoncer que le juge THOMAS H. KENNEDY est candidat, pour une réélection, à la place de Juge de la Troisième Cour de District de la Nouvelle Orléans. 26mars—te

4me COUR DE DISTRICT.
Je suis candidat pour une réélection à la place de juge de la Quatrième Cour de District de la Nouvelle Orléans. 14 mars M. M. REYNOLDS.

J. C. DELAVIGNE.
Candidat à la place de JUGE DU DEUXIÈME DISTRICT Paroisses St. Bernard et Plaquemines.

Pour juge associé.
MM. les Editeurs,
Veuillez annoncer que le juge JAMES L. COLE, de Lafourche, est candidat à la place de Juge Associé de la Cour Suprême pour le Deuxième District. L'élection a lieu lundi, 6 avril. 12 mars

Pommade pour faire pousser les cheveux.
Mme JOURDAN,
103 rue Ste Anne, entre Bourbon et Dauphine,
Obligée de quitter la Nouvelle-Orléans pour cause de santé, désire trouver un acquéreur pour le secret de sa pommade ...

NOUVEL ARRIVAGE
De riches étoffes pour robes de printemps.
D. P. SCANLAN & Co.,
Nos 12 et 14, rue de Chartres,
VIENNENT de recevoir un nouvel assortiment ...

A. Stanzenegger & Eternod,
No 47, RUE DE CHARTRES ...

Au public.
E. PIFFET
A l'honneur d'annoncer à sa nombreuse clientèle ...

Aux Pianistes.
A VENDRE pour cause de départ—Un magnifique Piano d'Erard ...

A VENDRE. UNE BELLE RESIDENCE ...

G. LAVIE.
21, rue St. Charles.

Paris steamship Cahawba—23 mars,
Vêtements de printemps et d'été.
ALFRED MUNROE & Co.
No 34, rue Gravier,
Reçoivent en ce moment un bel assortiment de VÊTEMENTS DE PRINTEMPS ET D'ÉTÉ ...
Revente de leur stock de VÊTEMENTS D'HIVER, à très bon marché.

Grand déballage
De marchandises nouvelles et de saison.
LAZARE & LAVASSEUR,
Nos 8 et 10 rue de Chartres ...

AUX COURTIERS DE COTON. ...

Aux amateurs de Pêche. ...

Tapis, Toiles cirées, Nattes.
No 19, RUE DE CHARTRES. ...

Eau de Vichy naturelle! ...

A. BARBAUD & Co.
133 CANAL.

Séjour limité à samedi, 4 avril.
MM. SIMMONS & Co. ...

SANCHO.
JOURNAL DU DIMANCHE.

J. Rivière & Hickman,
Nos 50 et 52, rue de la Commune,

Musique nouvelle.
T. E. BENOIT
Rue de Chartres.
A. ELIE & CHASSAIGNAC.

Changement de local.
HEBRARD & Co.
166 & 167 rue du Canal.

A vendre.

Liquidation! Liquidation!
RUE ROYALE, 141,

Dissolution de société.

AVIS.
BUREAU DU VERITAS LLOYD
FRANÇAIS.

JOHN CULBERTSON,
AVOCAT ET CONSEILLER,
No 13, Passage de la Bourse St-Louis,

ANCIENNE BANQUE DE L'UNION,
EN LIQUIDATION.
Nile-Orléans, 19 mars 1857.
Une assemblée des Directeurs, un dividende de cinquante cents par action a été déclaré payable à partir du 25 courant. ... GEO. A. FRERET, Caissier.

Banque du Commerce de la N.-Orléans.
Département des Travaux Hydrauliques.
4 mars 1857.
Un dividende de quatre piastres et demie par action, a été déclaré ... S. E. PERCY, Secrétaire.

AVIS.
Compagnie d'Assurance de l'Union de la Nouvelle-Orléans.
... JULES DOLHONDE secrétaire.

Vor HEBERT & Cie.
143, Rue de Chartres,
Librairie Française.

L'Illustration de Paris.
JOURNAL UNIVERSEL.

GODCHAUX FRERES.
107 & 108 Vieille Levée.

Hôtel Washington,
Au lac, à l'extrémité du chemin de fer Pontchartrain.

Leçons d'Anglais.

EAU DE BLADON.

CONSERVATION DE LA VUE.
Plus de cécité.
SEMMONS & Cie, inventeurs et fabricants de lunettes en cristal de roche, du Brésil, à Cornwall (Angleterre) ...
66, RUE DU CAMP.
Encoignure Natchez.
NOUVELLES ATTESTATIONS.

LOTERIES DE SWAN & Co.
TIRAGE TOUS LES SAMEDIS.
Gros Lot,
$50,000!

COLLEGE DE ST-VINCENT.

HARMON DOANE, Agent.
Assurance sur la Vie, contre l'Incendie, les risques des rivières et de la mer.
No 46, rue du Camp, Nouvelle-Orléans
LA VIE.

INCENDIE, RIVIÈRES ET MER.
La Compagnie d'Assurance
VALLÉE DE LA VIRGINIE.

Avis de Société.

Avis.

OFFICIEL.
Bureau des commissaires de la Dette Consolidée de la Nile Orléans.
Nouvelle-Orléans, 13 mars 1857.

C. CAVAROC & Co.